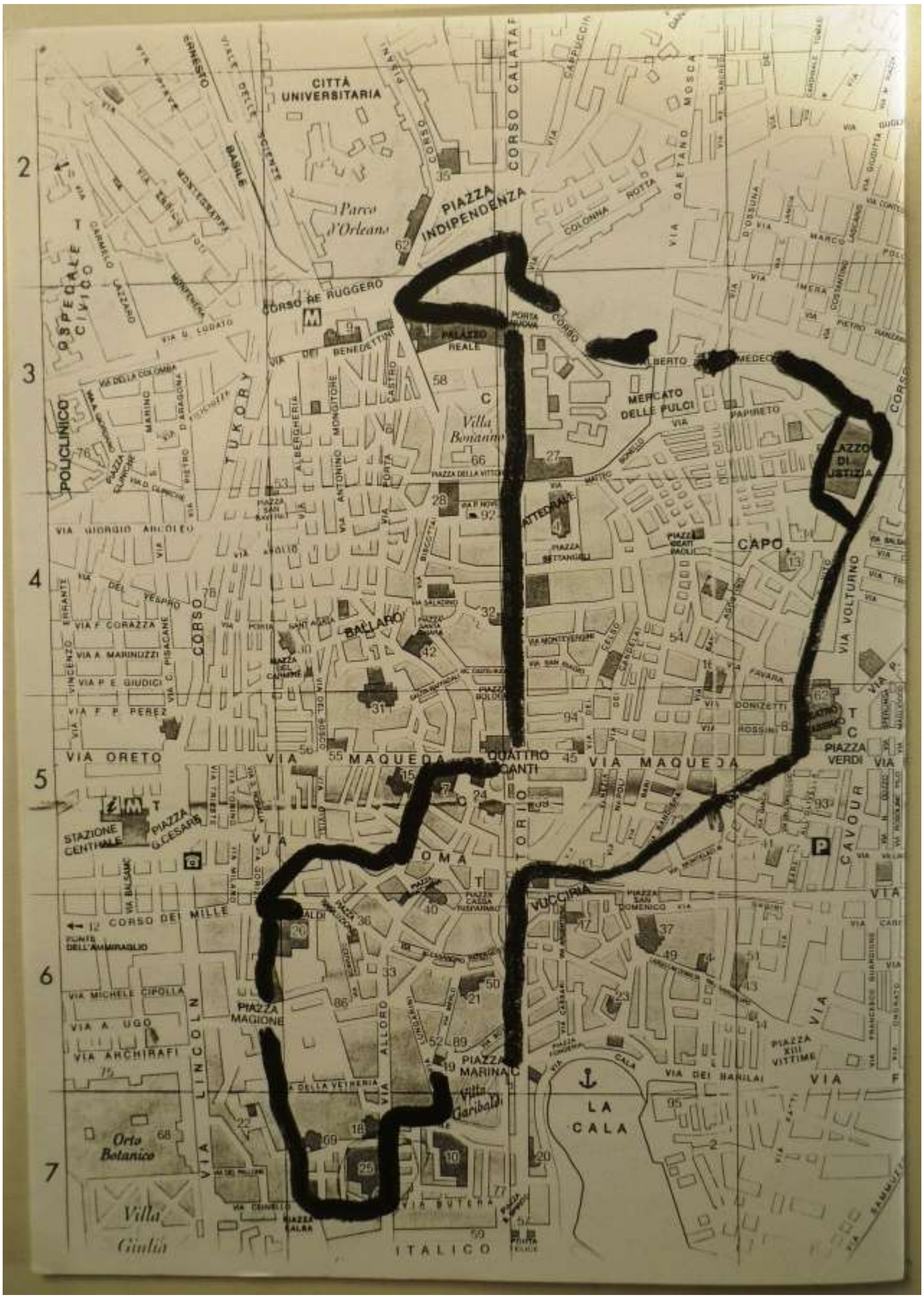
Jean-Paul Damaggio
30 octobre 2003

Un pachyderme à Palerme

1

Je m'appelle Ale et je suis né en 1956 à Palerme. Plus exactement le 4 novembre (détail qui n'est pas sans importance comme vous allez le vérifier). Dans cette immense ville il n'est pas inutile de préciser le nom du quartier où je vis le jour : le quartier des montagnes, je veux dire le quartier où les rues ont des noms de montagne. A côté de la rue des Alpes, ma rue est la rue Nebrodis, où ma famille vit modestement et s'est fait une joie de m'accueillir.
Si le monde entier connaît l'Etna, sans forcément bien le situer, les pics qui lui font face restent inconnus. Les Nebrodis sont pourtant remarquables en tant que falaises qui tombent dans la mer. La ville de Capo d'Orlando abritée par une telle masse rocheuse a pu développer une particularité étonnante : l'absence de mafia. Comment, à parler de Palerme, pouvais-je éviter ce mot qui nous colle à la peau ?
Sauf l'inévitable voyage jusqu'à la plage de Mondello, je n'ai jamais quitté les rues de ma cité. J'en connaissais les surprises et les banalités, les horizons et les fermetures, quand, juste avant les événements de janvier 1968, j'ai décidé de ne jamais vivre ailleurs. La révolte des étudiants de la ville, annonciatrice de bien d'autres, m'attacha encore plus au baroque de mes jours. J'ai réussi à trouver ensuite, dans un modeste cinéma, un petit boulot de projectionniste que j'ai fait évoluer au rythme de la technique. Je suis passé par des radios locales, des clubs de cinéma et autres interventions diverses de ce genre. Je n'ai jamais oublié que je vivais dans une capitale, c'est-à-dire dans la ville que des milliers de Siciliens désignaient comme le POUVOIR, donc comme le lieu de l'INJUSTICE, là, où au bout du compte, tout commençait par l'humiliation du nouvel arrivant, perdu dans les rues avant de se perdre dans les administrations.
Si aujourd'hui je raconte un peu ma vie, je le dois à un ami, Dario, qui, faute de pouvoir faire visiter la ville à un Français de passage, me chargea de cette mission. Ni Dario ni moi ne pratiquons le métier de guide, aussi ne vous attendez pas à une journée touristique classique. D'ailleurs le Français en question, en ville pour un seul jour, souhaitait seulement toucher du doigt quelques façades. Dario l'avait croisé un jour de mission à Marseille (il y transportait des produits) et lui avait promis, en retour, de le promener dans Palerme s'il débarquait en Sicile. L'occasion venait de se présenter : ce marin plus habitué à la ligne Marseille-Alger que Marseille-Palerme arrive en notre port dont beaucoup ne savent pas que c'est un port. Or Palerme en phénicien c'est un port !
En clair, je vais confronter mon regard intérieur sur un monde qui me domine, au regard extérieur d'un étranger bienveillant d'autant que Manuel, tel est son nom,

accepte de rédiger un chapitre après le mien pour que les mêmes choses prennent deux directions. Naturellement, le face à face intérieur-extérieur n'est pas aussi tranché que les mots pour le dire. Rien des quartiers de Palerme ne m’est étranger alors que je ne connais rien de Marseille, tandis que pour le Marseillais, il n'est pas impossible que des zones de Palerme lui soient proches pour mille raisons. Dario m'avait d'ailleurs mis en garde : Manuel est un lecteur de notre littérature, de Luigi Natoli en passant par Elio Vittorini et sans oublier le grand Pirandello. Il transportait d'ailleurs avec lui le récit qu'une Marseillaise aurait rapporté des plages de Mondello, un jour d'été 1965, *Oublier Palerme,* roman que je connais seulement par la version cinématographique chère à Francesco Rosi.



2

Combien de fois ai-je entendu ce nom « Palerme » ? Combien de fois, avec Francesco Rosi par exemple, la ville elle-même m'est apparue sur les écrans ? Quand on m'a proposé de m'y rendre exceptionnellement pour un voyage aller-retour, je n'ai pas hésité : le regard extérieur que j'ai sur cette ville est un regard amoureux. J'ai aussitôt contacté Dario qui, comme il m'en fit la promesse, se chargera d'être mon guide. En un jour, pas question de perdre du temps à d'inutiles déplacements et, de plus, avec Dario que de lumières à croiser. Dario appartient à la classe des humanistes habitués à réagir quand l'injustice frappe aux portes. Nous nous sommes croisés à Marseille, sur le Vieux Port, un jour de manifestation, « Non à Le Pen » suite aux élections de 2002 en France. L'insigne du Front National vient directement du modèle italien, sauf qu'à présent Le Pen préfère Berlusconi à son allié Fini, traître à son héritage (dernièrement la fille de Mussolini, Alessandra, a préféré quitter le MSI de Fini).
Mais Dario étant très occupé, (il a été appelé à la dernière minute pour un boulot indispensable), Ale avec qui il vit depuis leur lointaine jeunesse va le remplacer et je comprends aussitôt que sa chaleur humaine est celle de son ami. Nous décidons, après quelques pas ensemble et quelques bavardages, de donner à la journée un ton plus solennel en se promettant d'écrire, à un moment, quelques traces de la visite. Bien sûr, tout en se promenant, pas question de perdre son temps en photos, notes et autres frivolités. Absorbons odeurs, sons et images comme un cerveau vide se remplirait d'envies. Je ne formule aucun désir particulier, aucun trajet prioritaire. Je ne souhaite qu'une chose, marcher de long en large pour capter l'apparence. J'ai en effet admis qu'en un jour, je n'ai aucune possibilité de retenir la moindre réalité de la cité. Je vais traverser ce monde encore moins bien qu'au cinéma puisque le suspens d'un film ne viendra pas s'ajouter au défilement des images. Expérience pourtant bien supérieure, attendu qu'au minimum je règle ma marche sur celle d'un habitant, et règle ma vue panoramique sur un décor doublé exceptionnellement d'une réalité.
J'admets aussi que la date, ce 30 octobre, n'est ni celle du jasmin, ni celle du sirocco. Un automne un peu pluvieux et un horaire plus qu'ordinaire. Pas de Sainte Rosalie à fêter pour le bonheur d'une écriture romancée et pas de victoire des amis de Berlusconi à étudier pour un reportage écœuré ! Seule la banalité, comme approche du phénomène Palerme entre 9 h du matin et 7 h du soir ! (à quelques jours près j'aurais pu proposer un reportage sur une manifestation populaire en faveur du droit à la retraite qui a rassemblé 30 000 personnes). Comme je n'ai nullement l'intention de demander à Ale un quelconque récit incroyable, comme celui du retour de la corruption voulue par les électeurs qui, après la gestion courageuse de Leolucca Orlando ont préféré Forza ltalia, je vise la seule simplicité de la vie. Quant à la fête de leur propre 14 juillet, même en photo, je ne souhaite pas en entendre parler !
Bref, la visite peut commencer !

3

Le rendez-vous avait été fixé pas loin de la mer, en un lieu stratégique, le Jardin Garibaldi. Le cœur d'une vieille ville, le cœur d'une ville perdue, le cœur qui bat toujours si on part du principe que le présent est l'essentiel. Tout autour du jardin, des maisons si pleines d'histoires à la restauration improbable ! Les restaurer suivant quelle époque ? Inutile de parler de l'époque arabe ou phénicienne, toutes les traces en ont été perdues. Non que Palerme soit sans marque de ces deux civilisations, mais pas ici en ce pourtour du jardin fabuleux, car ici les maisons subirent rénovations sur rénovations à travers tant de passés passés !
Face à d'immenses magnolias surprenants, les monuments ont été invisibles, pendant des années. N'étant pas désignés comme monuments, ils n'étaient pas victimes d'un triste culte de la beauté ; ils étaient en fonction ! (j'en conviens, il n'y a pas de culte gai). Dès qu'ils entrèrent dans la religion du patrimoine, ils commencèrent à dépérir par l'excès de patrimoine que possède la ville.
Par exemple, sur cette place, côté droit quand on regarde l'entrée du jardin, le Steri, édifié entre 1300 et 1400 sur les ruines d'un palais arabe, a servi à mille fonctions. Jusqu'aux années 1950 il abritait les services judiciaires, après une longue série de mutations : résidence des Aragonais, puis du Vice-roi, puis des Inquisiteurs et enfin lieu de bureaux de l'administration sicilienne : la Justice, les douanes ou même une partie des Archives nationales (sans celles de l'Inquisition volontairement brûlées en 1782). La restauration future cherche encore ses bases : celles du temps des Aragonais ou celles du temps de l'Inquisition ?
Pour nous reconnaître dans le jardin, le signe distinctif s'appelait ***Il Manifesto*** qui, ce jour-là, montrait en Une, la photo de pénitents blancs portant une croix avec ce titre « Dio mio ». Ce journal entre dans les particularités italiennes que la France a du mal à comprendre. *Quotidien communiste*, indique, le sous-titre mais sans rapport avec le communisme classique. Il est même né contre le journal du Parti communiste italien au moment où en France naissait ***Libération***. Ale et Dario appartenaient à cette famille politique et savaient que dans le jardin nous ne serions pas des dizaines à lire ce journal.
Quand nous nous saluâmes, Manuel s'écria aussitôt : « quelle végétation ! Comment la circulation anarchique des voitures n'a-t-elle pas anéanti ce coin superbe ? En t'attendant, j'ai essayé de faire l'inventaire des statues qui ornent ce jardin mais j'ai arrêté, elles me disent trop mon ignorance en matière d'histoire sicilienne ».
Je n'ai pas voulu entrer dans la moindre explication autour de ces statues dotées, pour moi, d'une charge surtout sentimentale, et j'ai donc invité mon compagnon à faire le tour du modeste parc pour entreprendre une grande marche dans la ville. Pour y voir quoi ? Les incrustations de pierres volcaniques, les églises baroques, les édifices en ruines ?

4

J'avais avec moi un plan de la ville car même si je souhaitais me laisser guider je tenais à pouvoir cerner la trajectoire de ma journée. Comme mon guide parut plus porté par le souci de l'improvisation que celui de la rationalité, ce plan me servit doublement. J'en conviens de suite, le simple tour de la Place Garibaldi me convainquit que, dans tous les sens, nous serions en marche vers un musée, en conséquence pourquoi prendre plutôt à gauche qu'à droite ? «Devons-nous rejoindre aussitôt le musée international de la marionnette ? » me suggéra Ale. Je l'ai mis aussitôt à l'aise : le temps imparti pour mon séjour ne me permettait pas l'approfondissement de la moindre question dans un musée, donc nous en resterions à la superficie du réel.

Partout dans les rues adjacentes pullulaient les églises aux milles trésors, plus baroques les unes que les autres, plus vieilles que je ne le pensais, et plus fatiguées que jamais. Je veux dire, le quartier tout entier me parut fatigué par l'histoire : des rues délabrées, des immeubles jamais reconstruits depuis les bombardements de 1943, des bâtiments forts en façades et vides en intérieurs. J'ai alors repensé à un reportage que la télé nous présenta un jour au sujet de Naples. L'immense grandeur d'une noblesse perdue vouée au service d'une « noblesse » non moins grande mais sans fortune. L'envie de pousser d'immenses portes pour grimper les marches d'illustres escaliers, juste avant de s'enfuir ailleurs respirer plus de cohérence sociale.

La ferveur religieuse pouvait se loger dans des lieux très différents : de la modeste église romane, à la folie du baroque, de la pierre mise en avant, au bois dominateur, d'une confrérie à l'autre, partout les surprises du temps présent dialoguant avec celles d'un passé criant sa gloire à la face de la poussière. Ici c'est la rue des vélos, là la rue du cuir. Un métier pour désigner une rue comme dans les villes du Moyen-âge où le supermarché était l'espace vital général organisé par corporation. Etrange cette conception du commerce qui mettait en concurrence proche les mêmes artisans-commerçants, et que nous trouvons tout autant dans les souks arabes du monde actuel, que dans ce passé persistant ici ou là, sur les bords de la Méditerranée. Sans doute faut-il éviter d'employer le mot concurrence au sujet d'une vie économique en fait très organisée ?

Une longue marche de petites rues en belles avenues avant de nous retrouver au carrefour central des quatre quartiers. Une place aussi étrange que la ville pour dire les quatre saisons qui délimitent les quatre zones. Ale vient d'au-delà de cette délimitation qui correspond à la vieille ville (il a vécu juste sur les marges de ce passé). Il semble qu'à Palerme l'allégorie soit reine.

5

J'ai vécu la double vie d'une famille attachée au communisme, mais rongée par ce jour maudit de novembre 1956, quand des chars entrèrent dans Budapest pour inaugurer l'immonde ère de cette arme, le tank, ressemblant à un sexe en quête de tous les viols. Mon anniversaire signifiait toujours une distance avec ce communisme auquel mes parents adhéraient. Peut-être que mon tempérament lui-même tient à cette coïncidence ?
Ma consolation quotidienne de Palermitain a été l'existence de cette fontaine où les sexes sont l'expression de la plénitude humaine, cette fontaine malheureusement encore masquée à un public qui, pour en saisir l'extraordinaire beauté, doit se contenter de minables ouvertures carrées dans une palissade qui semble éternelle. Les travaux devraient pourtant finir dans quelques jours ...
Sans plan préétabli de visite de la ville, je savais cependant que nous passerions près de la Fontaine Pretoria, ne serait-ce que pour entrer un moment, dans l'université. Sur les marches de la place, nous avons grignoté quelques raisins et quelques olives en guise de repas de midi. Nous pouvions voir les grappes de touristes s'avançant déçus vers les planches protégeant le chantier. Nous pouvions rêver à ce que serait ce paysage, dans un mois, avec « la Fontaine de la honte » resplendissante de tous ses marbres. Ce nom de « honte » vient de la nudité des statues multiples qui ornent ce chef d'œuvre des temps si anciens (seizième siècle). Par contre, d'où pouvait venir le nom de Pretoria pour nommer la place, qui par ailleurs sert pour désigner la capitale d'Afrique du Sud ?
Avec l'ami Manuel nous aurions pu échanger des savoirs : lui me dire d'où venait le nom de la capitale d'Afrique du Sud et moi celui de cette place de Palerme mais j'ai craint de le gêner, son ignorance aurait alors renvoyé à la mienne ?
Un peu plus loin, sur la rue, nous observons les étudiants quittant la fac et les travailleurs d'un chantier rangeant tout le matériel pour le temps de la pause déjeuner. Manuel note que le triporteur reste un outil-roi dans tous les coins de la ville. A observer les cartes postales de la place (faute de pouvoir observer la réalité), il s'étonne du succès de la statue de femme nue qui tient, ou cache, son sexe avec sa main.
Nous cessons de scruter ce poumon de la cité pour la Cathédrale qui nous attendait, ne serait-ce que pour nous abriter un peu puisque une pluie fine tentait de nous gâcher la fin de journée. Tout en montant vers les hauteurs, Manuel note les références incessantes à la présence de Garibaldi dans la ville. Ainsi, sur la gauche, une place avec un immeuble à l'énorme balcon où est indiqué : « ici séjourna Giuseppe Garibaldi ».
Les marchands de parapluies surgissent au rythme des gouttes juste au moment où l'immense cathédrale nous présente ses splendides portes. Un patchwork de styles avec une coupole finale qui semble bien maladroite ! Faut-il encore savoir qu'elle est là en guise de réparation suite aux destructions d'un tremblement de terre du 19ème siècle.

6

En entrant dans la Chapelle Palatine, après un détour aux toilettes du rez-de-chaussée, je comprends pourquoi Alexandre Dumas s'est fait Sicilien pendant plusieurs jours. J'avais imaginé un bâtiment à la dimension du Palais normand, or le mot chapelle aurait déjà dû me mettre sur la voie. Un lieu discret pour une beauté savante ! Un art de la mosaïque pour une bande dessinée religieuse ! Des couleurs définitives pour nos yeux éblouis ! Le Christ est là, byzantin à souhait comme il était autour des années 1100 ! Pas un espace de libre, tout est voué à l'histoire religieuse. Les mosaïques sont si fines que l'on croit voir des peintures.
L'envie vous prend de tout détailler puis l'envie se perd dans la globalité sereine du lieu. Un jour à Palerme, ça devient bien peu pour une histoire si immense. J'ai la sensation de compenser ici la perte subie devant la Fontaine Pretoria (je crois me souvenir qu'en Afrique du Sud le nom fait référence à un homme du 19éme siècle qui s'appelait Pretorius). Ici, dans la Chapelle, comme devant le tissage d'une immense tapisserie qu'il faudrait suivre pas à pas, je reste ahuri.
Je sens sur le coup que la connaissance totale du récit présenté sur les murs, me permettrait de chanter Marseille, de surveiller Alger et de partir pour Le Caire sans oublier Fribourg ! Fribourg n'étant pas un port, j'en reste aux autres villes !
Cette Chapelle est faiblement signalée dans les rues et j'accepte la proposition d'y entrer uniquement pour bénéficier de toilettes que nous n'avions pu trouver dans un trop modeste café. Ale, à aucun moment, ne souhaite me vanter un lieu plus qu'un autre. Ni une librairie plus qu'une autre, même s'il est un fanatique de l'éditeur Sellerio. Il se veut guide uniquement pour répondre à mes questions, pour me faire entrer dans des lieux ordinaires, la mairie, l'université, la bibliothèque et pour éviter quelques errements dans des rues utiles (la misère a ses mérites) mais trop répétitives. Oui, il cherche à m'inciter à varier les paysages. Palerme étant en quatre quartiers et il faut avoir un aperçu de chacun.
En haut de la ville, là où le pouvoir se fait roi, monarque, seigneur, normand ou espagnol (le haut des villes exprime le plus souvent une grandeur parfois passée et souvent présente) les parkings sont pour l'élire autour du Palais.
La Chapelle, nous pensions la négliger parce qu'entre nous, nous nous disions : une chapelle de plus au milieu de tant d'églises et après une entrée dans l'immense cathédrale, ça ne doit être qu'une chapelle de plus. Et pourquoi palatine ? Bien sûr à cause du Palatinat, à cause de Normands qui étaient en fait des Allemands ! Je n'arrive à rien comprendre de cette île dont une amie m'avoua : « je viens d'apprendre seulement à présent que Cefalû le nom d'un roman que j'aime tant, c'est en Sicile ! ».
D'autres me disent : « Mais Syracuse, tu es sûr que c'est en Sicile ? Ce n'est pas en Grèce ? ».
La Chapelle reste comme un miracle passé devant mes yeux. Un miracle qu'armé d'une culture en marche j'aimerais pouvoir revisiter. Elle me laisse donc un regret.

Il est temps de redescendre des hauteurs de la ville et rien de plus rapide, pour des jambes fatiguées que d'emprunter il corso Albert Amedeo pour ensuite rejoindre le théâtre et le port, par la via Cavour. Après avoir laissé sur la droite le marché aux puces (abandonné en cette heure tardive) et l'historique place des Beato Paoli (le livre de Luigi Natoli reste une référence en Sicile) nous arrivons à un Palazzo qui n'a rien d'un Palazzo de Palerme, un Palazzo qui vient de loin, non sur le plan de l'histoire mais sur le plan de la géographie. Un Palazzo pachyderme. Un Palazzo à l'allure d'un pachyderme et vous pouvez choisir sans problème entre l'éléphant ou le rhinocéros. Dans les deux cas, la lourdeur est la règle.
Je n'ai pas imaginé la stupéfaction de Manuel quand, en passant derrière ce lieu exceptionnel, il découvre une place minuscule que j'ai toujours jugée factice. Je l'admets, tout d'un coup l'ambiance prend une tournure solennelle, avec plus de flics partout autour d'un lieu vide ! Sur un bout de la place nous apercevons une rue-marché typiquement parlermitaine qui fait contraste avec l'endroit où nous sommes. Nous ressemblons un peu à des taches sur une peinture de Mondrian !
Ce Palais totalement moderne, aux multiples étages, avec des murs quadrillés de fenêtres régulières sans volets (pas question de chercher là le moindre balcon) représente l'Italie officielle, toujours aussi incertaine sur l'île. Il a été directement importé de Rome, comme ailleurs des catholiques importèrent des cathédrales immenses en pays protestant ! Il fait furoncle par son architecture, sa pierre et le vide protecteur qui l'entoure. La petite place qui arrête Manuel comporte un banc aussi long que la liste des juges assassinés, et c'est normal puisqu'il porte sur son dossier l'inscription de tous les noms et dates de décès des juges en question ! Ce Palais-forteresse abrite l'institution de la Justice ! Si la mafia est invisible, son adversaire est grossier !
Je me surprends moi-même à écrire tout ceci car, avant cette rencontre totalement imprévue, avec Manuel à mes côtés, je n'avais porté qu'un regard indifférent à ce mastodonte aux milliards de dossiers. Ce titre ronflant de Place de la Mémoire pour cette zone au dos du Palais m'apparaissait ridicule car la mémoire ne s'inscrit jamais dans la pierre. Sauf qu'en effet, cette place, rien ne la signale à personne, comme si elle était là, un peu honteuse, un peu perdue, et ce non-dit me claqua tout d'un coup à la figure. Si le factice de.cet ensemble n'était que la manifestation de notre indignité de Siciliens ? Je veux dire qu'en ressentant moi-même le factice, n'est-ce pas la preuve que j'ai intégré ainsi notre démission générale face à un pouvoir occulte persistant et terroriste ?
Qui sont au bout du compte ces hommes et ces femmes qui s'enferment dans ce pachyderme '? Ils cherchent quelle gloire, à risquer leur peau ? Juste un avancement plus rapide dans leur carrière de fonctionnaires ? Juge à Palerme pour le plaisir de mieux visiter la ville ? Manuel semble songeur ou perdu dans un dégoût acrobatique. Il pose ses mains sur les noms, il cherche des dates, il vérifie l'immoralité des hommes et compte les morts. Comment, au détour d'une histoire, une île sacralisa-t-elle l'avenir de notre humanité ? Car m'avoue, d'un murmure,

un Manuel épuisé : « La mafia sera pour tous les pays, le féodalisme de demain. Votre retard vous a mis en avance ! » Les USA furent, en 1943, à l'origine de la grande rénovation de la mafia, comme ce pays joua un grand rôle dans le lancement du terrorisme islamiste dont ensuite il a été victime ! Etranges boomerangs de l'histoire !

8

Au bout de notre marche, plutôt que de redescendre tranquillement vers le port avec un sentiment de mission accomplie, nous évitons de tourner autour du Palais des Normands où vécut un temps Alexandre Dumas, en ce glorieux automne de l'an 1860, pour mieux aller à l'essentiel. Même la Chapelle Palatine a succombé à nos regards d'ignorants ! D'ailleurs, en quittant ce lieu sacré nous retrouvons les affres de la folle circulation de la ville qui me donnent envie de rentrer au plus court. Nous sommes, avec la Piazza Independenza, hors des portes de la cité, là où tout va encore plus vite sur les routes (je repense tout d'un coup que j'ai mis des années avant de comprendre qu'un joueur de rugby, que j'aimais en ma jeunesse, était d'origine italienne avec pourtant un nom aussi flamboyant que Piazza !).
Ale me propose de redescendre par *il Corso Alberto Amedeo* pour prendre au plus direct vers *il Théatro Massimo*. J'aurais bien aimé assister à un spectacle en ce lieu grandiose dont nous n'avions même pas le temps de visiter la structure !
Au bout d'un moment, bien avant le théâtre, Ale me fait bifurquer à droite et là subitement mes jambes flanchent. Devant moi, la modernité fait étalage de ses étages. Après avoir vu des tonnes d'immeubles en décrépitude, après avoir été imbibé d'Histoire et d'histoires, après le grandiose et le dérisoire nous tombons bizarrement sur une autre planète. Palerme a sans doute ses banlieues, son quartier bancaire, ses zones commerciales, en fait je n'en sais rien, mais pourquoi ici, tout d'un coup, dans une zone de vieux bâtiments, ce Palazzo mi-banque et mi-immeuble grand standing ? Pourquoi, sans crier gare, des flics gardant un vide hygiénique ? Un autre bâtiment m'a paru, auparavant, un peu somptueux, je veux parler de la Poste et ses immenses colonnes, mais, par le ton gris général, il se fond dans la vie. Ici le ton n'est plus de saison. Je veux dire qu'il n'y a plus de météo, seulement de la pierre partout, et des fenêtres aux vitres transparentes d'un verre sans doute plus solide que la pierre !
Face à mon ébahissement, Ale a un mot : Palazzo oui, de Justice surtout ! Et des noms gravés sur un banc, avec Borsalino et Falcone en dernière posture, non pas les noms sur un monument aux morts mais des morts aux noms monumentaux. Falcone envoyé en l'air comme l'enfant fait d'un ballon puis quand le ballon s'écrasa, il n'y avait que poussière. Giovanni, c'était quand ? Sur cette *Place de la Mémoire* les dates sonnent comme des tocsins alors qu'il faudrait entendre des notes d'une joie combative, debout face à l'adversité. Toute manifestation de tristesse est déjà une victoire de la Mafia puisque c'est d'elle qu'il s'agit. Toute manifestation de tristesse annonce des morts à la suite des morts. Le lieu m'incite à penser : pour quand le suivant ? Il devrait au contraire allumer l'espoir de celui qui considère la bête abattue !
Sur cette *Place de la Mémoire*, la vie, tenue à distance respectable veut prendre le dessus sur les ombres de la terreur. Ce Palazzo s'apparente à celui d'un conquérant venant imposer sa loi. Même s'il s'agit d'une loi de l'ordre démocratique, il n'empêche que l'architecture la rend extérieure au peuple, dont elle doit pourtant émaner. Qui peut oublier que les seuls adversaires déterminés de la Mafia furent

les hommes de Mussolini, ce qui poussa les chefs de l'ombre à servir la cause des USA qui leur renvoyèrent l'ascenseur, sitôt la Sicile «libérée» ! Tout d'un coup je retrouve la sensation du départ : rien n'est simple dans le passé de cette ville, mais rien n'est simple non plus dans son présent !
Nous poursuivons notre route en nous plongeant dans la rue du marché Capo, comme pour retrouver le contact avec l'aliment, la chair, afin d'échapper au froid de la Justice, un froid pourtant si nécessaire quand la richesse d'une population tombe entre les mains de pouvoirs antérieurs à la démocratie bourgeoise.
Avant de réembarquer, un passage dans une librairie me fit découvrir la réédition surprenante d'un livre de Vàzquez Montalbàn, *Happy end,* comme pour saluer la mort de l'écrivain ! Oui, une belle fin de journée !

9-12-2003 Jean-Paul Damaggio